

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La mémoire du coeur
La petite maison du Bord-de-l'Eau de Ève Bélisle

Jean-Louis Major

Numéro 23, automne 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40237ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Major, J.-L. (1981). Compte rendu de [La mémoire du coeur : *La petite maison du Bord-de-l'Eau* de Ève Bélisle]. *Lettres québécoises*, (23), 62–63.

La mémoire du coeur

La petite maison du Bord-de-l'Eau de Ève Bélisle

Philippe Lejeune oppose de façon éclairante l'autobiographie à la biographie : « L'identité est le point de départ réel de l'autobiographie ; la ressemblance, l'impossible horizon de la biographie¹. » La valeur ou la forme d'identité provient de ce que l'autobiographie est un « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité². » L'autobiographie se distingue ainsi du journal, qui est une relation contemporaine du vécu, et des mémoires, où l'auteur met l'accent sur son rôle de témoin. Ce qui permet à Malraux de soutenir, dans les *Antimémoires*, que les *Mémoires* de Charles de Gaulle ne sont pas « un livre de mémoires ni au sens des *Confessions* ni au sens de Saint-Simon. Comme les *Commentaires*, ou l'*Anabase*, où César et Xénophon parlent d'eux à la troisième personne, l'oeuvre est le récit d'une action historique, par celui qui l'accomplit³. » Quant aux *Antimémoires*, comme les *Essais* de Montaigne ils seraient plutôt un autoportrait, qui, selon Michel Beaujour, « se distingue de l'autobiographie par l'absence d'un récit suivi. Et par la subordination de la narration à un déploiement logique, assemblage ou bricolage d'éléments sous des rubriques (...) thématiques⁴. »

Quelle que soit la validité de ces distinctions de genre, il en est une, fondamentale à mon sens, qui les recoupe toutes. J'en retrouve l'essentiel exprimé avec vigueur dans un propos de Malraux que rapporte Claude Mauriac : « Lorsque je lis un journal [au sens de journal intime], je me demande toujours : est-ce que ce compte rendu *tiendrait* s'il s'agissait de Tartempion ? Sinon, sa valeur, si valeur il y a, est strictement documentaire. Si oui, nous sommes sur le plan de l'oeuvre d'art⁵. »

Cette efflorescence de théorie et d'appels de notes, occasion peut-être de faire le point après quelques années d'une chronique intitulée *Autobiographies*, me paraît plus immédiatement justifiée par la lecture de *La petite maison du Bord-de-l'Eau*⁶ de Madame Ève Bélisle, prix du concours littéraire du mensuel *Le Troisième Âge*. L'an dernier, ce concours, qu'il faudrait à plus d'un titre déclarer d'intérêt public, nous valut la publication de *Florentine racontée*⁷... de Madame Florentine Morvan Maher.

Même si le récit de *La petite maison* use plus volontiers de rhétorique que celui de *Florentine racontée*, les auteurs de ces livres n'ont pas de prétentions littéraires. En un sens, c'est tonique. Cela nous délivre des privilèges du romantisme dont se drape encore la notion d'écrivain. N'empêche que ces livres peuvent être correctement écrits et d'une lecture agréable.

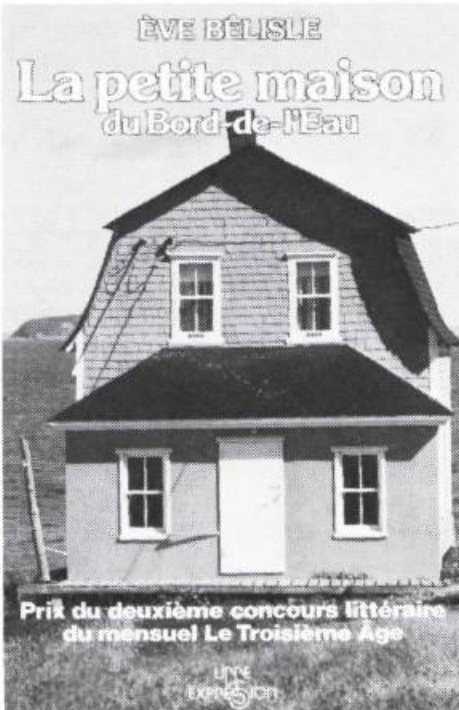
L'authenticité de tels écrits ne réside pas dans un acte d'écriture mais, de quelque façon, en son absence. Les

souvenirs personnels s'y inscrivent directement dans la mémoire collective, qui trouve à s'y revivifier. L'autobiographie littéraire, au contraire, transmue le souvenir en présence individuelle : que la mémoire collective s'y reconnaisse, s'y projette ou la refuse, c'est alors affaire de circonstances. Du souvenir à l'autobiographie littéraire, il y a la distance et la parenté que les anthropologues établissent entre culture première et culture seconde, mais surtout la différence radicale qu'impose l'acte d'écriture. Que l'un et l'autre se retrouvent ici tour à tour ou ensemble sous une même rubrique ne ressortit aucunement à l'intention de les confondre mais plutôt de les confronter et peut-être d'apprécier ce qui les caractérise en cherchant ce qui les relie.

La petite maison du Bord-de-l'Eau est aux antipodes de la réflexion critique sur le genre ou l'écriture. Ce qui n'empêche pas la narratrice de se décrire, dès les premières lignes, écrivant à la lumière d'une lampe à pétrole. L'incipit, toutefois, tend moins à réfléchir l'écriture qu'à situer à une époque révolue le récit, au présent, d'une durée personnelle.

La thématization initiale pourrait laisser croire à une narration contemporaine du vécu, mais le déroulement du récit se rapproche davantage d'une actualisation du souvenir. Dans le présent de la narration s'inscrivent les indices d'un autre temps, surtout par anticipation et par contraste : une jeune fille porte le pantalon vingt ans avant la mode, la pollution n'a pas encore empoisonné le paysage et les rivières, le féminisme n'a pas encore bouleversé les façons de penser.

Assez curieusement, ce récit au présent n'est pas daté. Le temps et les lieux y demeurent imprécis. La narratrice a trente-deux ans au début du récit, qui coïncide à peu près avec les



premiers temps de son séjour en ce village qu'elle nomme Le Bord de l'Eau, probablement en Gaspésie ; aux dernières pages, quand elle quitte Le Bord de l'Eau pour la ville, elle en a trente-cinq.

L'autobiographie d'Ève Bélisle estompe la chronologie et la toponymie pour mieux revivre le paysage maritime, l'éthos d'un village d'autrefois et surtout l'intimité d'un amour et d'une famille. Ainsi, de son mari, la narratrice dira : « C'est l'homme que j'ai épousé par amour un certain jour d'octobre d'une certaine année. » Le souvenir et l'amour se confondent en une durée hors du temps. Tout au plus apprenons-nous que nous « nous sommes dans les années 30. » À la fin de la décennie plus précisément : les angoisses de la crise économique viendront hanter le quotidien ; on verra passer au large le paquebot qui amène le couple royal en visite au Canada ; on apprendra que la guerre ravage l'Europe, que des fils du village y sont morts ; on sera atteint par les remous d'une élection où les politiciens promettent de ne pas imposer la conscription, pour mieux l'imposer ; on émigrera en ville pour tirer subsistance de la prospérité qu'apporte la guerre.

Ce sont les choses qui signifient le passé : la lampe à pétrole, la pompe à bras, le poêle à bois, les fers à repasser qu'on met à chauffer sur le poêle. Ces objets aujourd'hui disparus, retrouvés par la mode des « antiquités », ne datent pas le récit, ils l'inscrivent dans un temps révolu.

Au Bord de l'Eau, dans ce village isolé où ne parviennent que les échos affaiblis de l'ailleurs, la famille du contremaître forestier est perçue comme « pièces rapportées », comme disent ces mères de famille qui reprennent et rapiècent bien plus qu'elles n'achètent. De son côté, la narratrice observe tout avec un regard neuf, souvent amusé mais sympathique. Elle admire la dure volonté de vivre des pêcheurs, leur profonde affinité avec la mer et la sagesse silencieuse qui en naît. Elle note aussi les tours plus pittoresques que prend parfois l'instinct de vie.

Au temps de la prohibition, dans toutes les maisons du Bord de l'Eau on boit du « Saint-Pierre-et-Miquelon »,



boisson importée clandestinement des îles. L'imagination et l'ingéniosité sont de rigueur pour échapper à la surveillance de la Gendarmerie royale. On n'en manque pas. L'un transporte l'alcool de contrebande déguisé en curé accompagné de deux religieuses, puis en évêque qui fait sa tournée — il jouera son rôle avec tant d'onction que c'est l'évêque véritable qui sera interpellé par la police. Pour s'adonner au trafic clandestin, l'un a toute une flotille de bateaux à moteur, l'autre son taxi. Un jour on verra même apparaître dans la baie tout un banc de bidons métalliques jetés à la mer par un contrebandier serré de trop près par la gendarmerie, et que les villageois s'empresseront de recueillir comme la manne du bon Dieu.

Dans ces agissements qui nous paraissent aujourd'hui pittoresques, la narratrice reconnaît un trait de civilisation, depuis longtemps noté par les observateurs : « Il n'y a rien que les gens d'ici aiment autant que de pouvoir se gausser des autorités en place, qu'elles soient civiles ou religieuses. » Elle-même s'interroge sur une religion d'interdits et de contraintes, auxquels elle oppose l'enseignement biblique. Elle dresse un beau contraste pétillant de malice amusée entre son mari, viril, amoureux, dont le regard éveille en elle un émoi charnel, et le curé, poupon grassouillet tonnait contre la chair et la bagosse. Elle ne manque pas de signaler comme les paroissiens aiment bien les sermons ponctués de coups de poing sur la chaire, qui suscitent le repentir . . . le temps d'un sermon. Car sitôt sur le perron de l'église, tout tourne à la blague. Après un beau sermon sur

les fabricants d'alcool, où chacun s'est reconnu coupable, on se retrouve complices comme devant et Thomesse invite Clophas à Pierre et ses chums à venir déguster le produit de son alambic. « T'as pas envie d'inviter le curé, aussi ? » lui lance Léon à Tobi.

Le récit des trois années au Bord de l'Eau décrit les moeurs d'autrefois mais sa tonalité essentielle est l'intimité. L'humanité entière, en son fond le plus authentique, se rassemble entre les murs de la petite maison. Entourée de ses sept enfants, de ses sept « merveilles », la narratrice relate les menus faits quotidiens : la difficulté des mêmes tâches toujours à recommencer, les mille inventions pour apprêter les restes ou pour satisfaire les besoins de la famille comme pour calmer les tempêtes ou pour apaiser les craintes, le temps morcelé, accaparé par les besoins, le temps qui n'en finit plus pendant les absences du mari en forêt et l'éblouissement toujours renouvelé de ses retours et de sa présence.

La petite maison du Bord-de-l'Eau est un chant d'amour, humble et vrai. Le temps, les choses, les bêtes et les êtres y sont imprégnés de tendresse ; le souvenir y est une réflexion concrète sur le monde et l'humanité, tels que la narratrice les a vécus, tels qu'elle les revit. Le témoignage de sa vie de femme et de mère, Ève Bélisle a bien raison de l'écrire au présent : les vérités du coeur sont intemporelles. À propos de ses souvenirs, on pourrait reprendre l'expression de Robert de Roquebrune : ils sont « une sorte d'éternité heureuse ».

1. Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Seuil, 1975, p. 38.
2. *Le pacte autobiographique*, p. 14.
3. André Malraux, *Antimémoires*, Gallimard, 1967, p. 152.
4. Michel Beaujour, *Miroirs d'encre*, Seuil, 1980, p. 8.
5. Claude Mauriac, *Et comme l'espérance est violente (Le temps immobile 3)*, Grasset, 1976, p. 193. Le passage cité porte la date du 17 janvier 1952. L'oeuvre de Claude Mauriac, bricolage en chassé-croisé de pages de son journal, appartient au genre de l'autoportrait.
6. Ève Bélisle, *La petite maison du Bord-de-l'Eau*, Éditions Libre Expression, 1981, 237 pages.
7. Florentine Morvan Maher, *Florentine raconte . . .*, Éditions Domino, 1980, 238 pages. Voir « Un crépuscule où l'aube se mêle », *Lettres québécoises* no 19, automne 1980, p. 58-61.